

INTERVIEW

R IEN qu'à l'idée de pouvoir enfin vous parler de notre chanson sans obligatoirement remonter à **Brel** pour y trouver de l'intérêt, ça fait tremousser. Elle est faite par des gens de chez nous (disons Wallonie-Bruxelles). Elle cause la langue de chez nous. Elle a heureusement cessé d'imiter ce qui se fait ailleurs. Parce qu'imiter, c'est le moyen le plus sûr de se fondre dans la mélasse d'une chanson française qui patine parfois sur des princesses monégasques incapables de chanter **Frère Jacques** sans une fausse note. Nos artistes font chacun leur truc bien à eux, en bougeant avec leur époque, mais sans trop se soucier

du moule « parfait petit chanteur très mode et très éphémère ». Et ça sort du lot ! **Viktor Lazlo** se taille une pointure internationale. **Lio** a fait plus que son trou dans la francophonie. Les télévisions et les salles françaises commencent à s'arracher **Maurane**. Les **Gangsters d'Amour** ont décidé de conquérir la France à partir du printemps. Confiance.

Pierre Rapsat, lui, est au top niveau de notre chanson depuis belle lurette. Dix 33 tours, une flopée de 45 tours, un nombre de concerts qui dépasse les capacités de notre boulier compteur et, en 1986, huit mille places à Forest-

National. Une première pour un artiste belge. Et, paradoxalement, la France l'accueille moins franchement. Manquait peut-être LE hit qui vous soulève des frontières, protectionnisme ou pas. ET, et... Le nouveau 45 tours est là, tout chaud devant. Ça s'appelle **Noï**. On ne va pas vous le promettre parce que c'est trop dangereux, mais le **Noï** en question pourrait fort bien faire sauter cette fichue frontière. Juste après l'enregistrement aux Studios I.C.P. à Bruxelles, **Pierre Rapsat** nous a fait palper la bête. Deux heures après l'écoute, ça vous trotte encore quelque part dans la tête... Nous en avons évidemment profité pour faire causette.

□ C'est quoi, **Noï** ?

Pierre Rapsat : « C'est un prénom asiatique. J'ai connu des gens qui ont vécu les boat-people et qui ont su refaire leur vie en Europe. Ça parle d'eux. Mais ce n'est pas du mélo. Ça bouge. »

□ On sait que tu es né à Bruxelles, mais que tu as toujours vécu à Verviers. On se souvient de l'Eurovision en 1976, avec **Judy and Cie**. Mais tu en étais déjà



Le studio, c'est le cinéma. La scène, le à ton deuxième 33 tours à l'époque. Tu peux nous remémorer tes albums ?

P.R. : « Le premier, c'est *New York*, en 1973. C'est un premier, donc enthousiaste, innocent, donc merveilleux, d'autant qu'il a eu son poids, à l'époque. *Musicolor*, en 1974, c'était à moitié réussi pour des titres comme « *Buster Keaton* » et à moitié raté pour « *Musicolor* », par exemple. *Je suis moi* est un album un peu rageur. La maison de disques voulait m'enfermer dans des 45 tours. »

□ On y trouve des chansons qui t'accompagnent toujours...

P.R. : « Oui. "L'enfant du 82e" et "Je suis moi". Ce sont surtout des succès de scène. »

□ Ensuite *Gémeaux*...

Dix albums, deux générations et un petit nouveau

P.R. : «... Puis *Donner tout son cœur*, un bide. *Coup de rouge, coup de blues* est l'album de transition vers *Lâchez les fauves* qui a très bien marché ici, notamment avec "Passager de la nuit". Malheureusement, la firme n'a pas fait son boulot en France. *Ligne Claire* développe les deux albums précédents, et *J'aime ça* résume pourquoi je fais ce que je fais.»

Quand on a fait dix albums, on peut se reposer sur la maturité pour les suivants?

P.R. : «Un bon professionnel doit rester un peu amateur. Il faut oublier sa maturité professionnelle, ne pas en prendre conscience, sinon on perd l'émotion et la sensibilité. La musique a un côté magique et pas mathématique. Parfois, la magie est là, parfois elle ne vient pas, maturité ou pas maturité. Mainte-

tu prends ça pour un compliment?

P.R. : «Oui, tant mieux. Pour moi, le disque, c'est le cinéma, la scène, c'est le théâtre. Mais il faut faire les deux. Mon métier commence quand j'écris les paroles et la musique, il continue par les répétitions avec les musiciens du groupe *Transfert*, puis par le studio, le mixage et la scène. Un chanteur digne de ce nom se doit de faire de la scène, ou alors ce n'est pas un chanteur, c'est autre chose. Il ne faut pas oublier que notre métier est né sur scène, bien avant l'électricité. Ne pas faire de concert, c'est un peu renier ce métier.»

Beaucoup de chanteurs ne sont pas capables de monter sur scène...

P.R. : «J'ai décidé il y a quelques années d'avoir trente-trois ans, parce que j'ai trouvé que c'était un bel âge. Mais je dois avouer humblement avoir plus (rires). Et je ne dis pas trente-trois ans pour le Christ!»

Tu crois?

P.R. : «Ce serait le pied!

de faire du sport : de la gym, de la natation et du jogging, et depuis bien plus longtemps que cette mode. J'en parle rarement, parce que le côté mode de la culture physique me gonfle somptueusement.»

Tu aimes le calme?

P.R. : «J'ai eu ma période campagne, avec potager et tout. J'apprécie le calme de la campagne, c'est mieux pour composer, mais j'aime beaucoup la ville. En fait, je suis un campagnard du dimanche.»

Tu trouves que la chanson belge va bien?

P.R. : «Je crois qu'elle a rarement été aussi bien. Lazlo, Maurane, Arno, Gangsters, Charpentier, Odieu, Jo Lemaire qui va revenir... J'en oublie, mais ce sont de vrais pros, bourrés de talent et de personnalité. En fait, moi je fais partie de ces gens qui pensent que du point de vue création, notre petite communauté est hyperperformante. Il suffit de penser à la danse, à la musique, à la B.D., à la littérature, au sport. Par contre, nous sommes de très mauvais vendeurs. Mais même de ce côté, ça change. La RTBF



théâtre. Un homme, un micro et puis l'inconnu. Pierre Rapsat et son producteur : Christian Ramon, dit D'Joum.

nant, la maturité peut aider à faire les bons choix, mais elle ne remplace pas la magie.»

Ton public a fort changé?

P.R. : «D'abord il est plus nombreux... c'est rassurant (rires). Mais sans démagogie, je crois que j'ai un beau public parce qu'il couvre deux ou trois générations qui se croisent à mes concerts. C'est super, ça! A Forest, par exemple, des gens qui m'ont vu débiter sont revenus. A partir de *Lâchez les fauves*, je crois qu'un autre public s'est ajouté, parce que ma musique a évolué avec moi. Comme tout le monde, je suis influencé par un environnement qui change aussi. Normal.»

Si on te dit que tu es un homme de scène plutôt qu'un vendeur de disques,

T'as été gentil? Boum, tu te retrouves au paradis! Comme je ne suis pas un salaud notoire, j'ai une chance pour le purgatoire... J'espère qu'il y a quelque chose après, mais je ne sais plus. J'aimerais y croire, mais je n'y crois plus. Quand tu regardes la télé, tu te demandes si...»

Tu suis la télé?

P.R. : «Pas énormément. *Rock Report*, parfois *Pivot*, et puis un ou deux JT par jour. La politique ne m'intéresse pas pour elle-même. Mais comme j'ai envie de comprendre ce qui se passe, je tente de m'intéresser à la politique.»

Tu es noctambule?

P.R. : «Oui, de naissance (rires). Moins maintenant, parce que j'ai un fils, tout ça... Mais dans mon moi profond, je suis noctambule... Ce qui ne m'empêche pas

qui arrive à vendre ses émissions à l'étranger, c'est fou, non?»

Quand te reverra-t-on sur scène?

P.R. : «Nous montons un nouveau concert, très différent de ce qu'on a fait jusqu'ici. En avril, nous répétons au Grand Théâtre de Verviers avant d'y faire notre premier concert le 17 avril, parce que c'est ma ville et que la salle du Grand Théâtre est géniale. Le 23 avril, c'est le printemps de Bourges, puis la soirée finale des Francofolies. Ce sont deux festivals très importants en France. En juillet, c'est le Canada, puis l'Olympia en octobre. Entre ces grosses dates importantes, nous placerons certainement quelques concerts.» ■

Vincent Peiffer

(Photos Tordoir).